

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 3

Artikel: Grand Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mademoiselle Urlu referma le placard et n'y pensa plus.

A quelques jours de là, la vieille demoiselle somnolait dans le jardin après son déjeuner. Un coup de sonnette à la porte d'entrée la tira de sa torpeur et elle vit bientôt accourir Marie un papier à la main.

— Mademoiselle, c'est de chez le pharmacien. Il y en a pour 175 fr. 25.

Et elle lui tendit la facture.

— Mais, fit Mademoiselle Urlu, j'ai réglé tout ce que je dois.

— Ah! mais, Mademoiselle, c'est pour les derniers flacons que vous m'avez dit de porter. Il les rapporte...

— Il les rapporte? Comment, vous les avez fait remplir?

— Mais, Mademoiselle, c'est pas ça qu'il fallait faire?

Et voilà pourquoi Mademoiselle Urlu faillit retomber malade.

La Patrie Suisse. — Le premier numéro de 1927 de « La Patrie Suisse » qui ouvre une nouvelle phase de notre illustré national, vient de nous parvenir, avec un titre nouveau, un format agrandi et un total de 74 magnifiques gravures. Il est d'une extraordinaire richesse et très varié: on y trouve, comme le veut la tradition de « La Patrie Suisse », les portraits des nouveaux présidents des Chambres (MM. Paul Mailliet et Robert Schœpfer) et de la Confédération (M. Motta, avec le groupe de sa belle famille de dix enfants.) Il nous apporte aussi les portraits de trois disparus, Albert Schröder, Gustave Masson, Eugène Lavallaz, et ceux de 18 de nos aviateurs. Le corps des nouveaux députés fribourgeois du Grand Conseil, le nouveau et très bel hôtel-de-ville de Bellinzona, la salle où la conférence de Locarno tint ses séances et la plaque qui en perpétue la mémoire y font part de l'actualité. L'art, comme toujours, y a sa place, de même que les sports d'hiver. A côté du numéro proprement dit et pouvant en être détachées à volonté, se trouvent des pages consacrées au cyclisme, à l'automobile, à la mode. La nouvelle série de « La Patrie Suisse » ne pouvait mieux débiter.

par son attitude, que le lucre n'entraînait pour rien dans la décision prise d'héberger pendant quelques semaines une jeune fille souffrante et sa mère. Marc-Antoine saisit cette nuance. Il s'en réjouit. Décidément, les traditions d'indépendance ne se perdaient pas, aux Sapinières. Pauline, elle aussi, comprit l'intention de tante Julie, et la prisait fort. « Des gentilshommes montagnards », pensa-t-elle. Et, amusée un peu, flattée même, la jeune fille tendit à la vieille femme une main fluette. Le gant blanc de Suède, très parisien, fraternisa, pendant deux secondes avec la mitaine noire, très vaudoise.

— Merci de votre accueil, madame, pour ma mère et pour moi.

— Votre maison, ajouta Mme Gerbier, est de celles qui honorent leurs hôtes.

Et, comme tous se dirigeaient vers la porte devant laquelle Loïon, après avoir monté les bagages, attendait sa récompense, elle regarda sa fille et osa demander — parce que la réponse était prévue: — Eh! bien, mignonne, tu te plairas?

— Infiniment, petite mère.

Alors, enfin rassurée, la bonne dame respira plus à l'aise.

— Lina, ordonna-t-elle sur un ton de satisfaction évidente, Lina, vous pourrez défaire les malles.

III.

Après chacune de leurs séances, les municipaux de Fiermont ne se séparent pas sans avoir but un ou deux verres de vin à la « Croix-Blanche ». C'est de tradition. Naguère, ils se réunissaient, pour délibérer, dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, maison communale abritant les services administratifs, peu compliqués alors, les archives, l'unique salle d'école, l'auberge et la pompe à feu. Il était donc fort naturel qu'au sortir de discussions, parfois longues, messieurs les municipaux et messieurs les conseillers fissent étape chez l'aubergiste, leur locataire. Cependant, la progression croissante des élèves, due, en grande partie, à l'établissement de nombreux Italiens, pères de famille, venus d'outre-monts pour travailler à des constructions diverses, rendit bientôt la vieille salle d'école insuffisante. Il fallut aussi penser à créer une nouvelle classe, à nommer un second instituteur et une institutrice. L'influence du tourisme et des villégiatures opérerait sur toute la région et, de prime abord, par une augmentation générale de la population. Ces circonstances provoquèrent, au conseil communal, une lutte acharnée qui dura tout un hiver sans aboutir à aucune solution. Les avis étaient partagés. Certains conseillers — les jeunes — voulaient bâtir un collège assez vaste pour contenir services municipaux et salle de conseil. Les autres — les vieux — proposaient des modifications, des agrandissements, même des annexes à la maison communale, mais combattaient, avec une énergie intrinsèque, toute idée de construction et de bâtisse. Question financière et question psychologique. Crainte des dépenses et antagonisme des anciens et des modernes. Le printemps arriva sans qu'on eût rien décidé: les vacances suivirent, puis l'été dépeupla le village, la plupart de ses habitants émigrant vers les hauts pâturages avec les troupeaux.

Au retour, la discussion, d'un tacite accord, ne fut pas reprise. Les élections communales étaient prochaines, on laissait à la nouvelle municipalité le soin de prendre un parti définitif. Mais les jeunes, malgré les travaux agricoles, n'avaient pas perdu leur temps pendant l'été. Une propagande bien conduite amena la victoire complète de leurs candidats, et la municipalité trop tâtilonne, fut remplacée par des hommes moins timorés. Marc-Antoine était du nombre. La construction d'un collège avec locaux administratifs et « tout le confort moderne » suivit de près ce mouvement politique. Pour diminuer les dépenses, on vendit, à bon prix, l'antique maison communale, qui disparut bientôt pour faire place à un immeuble presque élégant avec magasins et « chambres meublées pour la saison ». Les anciens, en voyant s'effondrer le vieil édifice, mi-bois, mi-pierre, qui, au-dessus de l'entrée portait la date 1687, baissèrent le front douloureusement, devant la victoire définitive de l'esprit nouveau. Pour eux, cette démolition symbolisait la chute des respectables coutumes, des bonnes simplicités, des solides vertus et aussi l'invasion étrangère, la fin du particularisme local qui, jusqu'alors, quoiqu'en eussent dit les admirateurs du temps présent, avait donné à la commune sa personnalité et sa force. Ils ne récriminèrent pas, ces pauvres vieux, sentant que toutes paroles seraient inutiles; mais, plus d'un, depuis lors, perdit le goût de vivre et s'éteignit doucement, dépaycé dans son propre pays dont il ne comprenait plus ni les désirs, ni les gestes.

A la « Croix-Blanche », la salle à boire était presque pleine. Le samedi soir, assez nombreux sont ceux

qui y vont savourer le contenu d'une ou deux chopines en lisant les gazettes. Et puis, les anciens municipaux et quelques conseillers non réélus n'avaient pu perdre l'habitude de cette « seconde séance » tenue à la pinte. A s'entretenir avec leurs successeurs, ils se donnaient, pour un moment, l'illusion d'être encore au pouvoir. Ils discutaient. Ils péroraient. Ils critiquaient. Ils donnaient même de judicieux conseils, pas toujours écoutés. Le temps — deux années — avait cicatrisé les blessures d'amour-propre et apaisé les querelles. Ce n'est pas que, par ci par là, dans l'ardeur des conversations, « un mot dépassant l'autre », ne vint réveiller quelque rancone. Mais les conséquences n'en étaient point graves. Paroles qu'emporte le vent. (A suivre).

G. Héritier.

Royal Biograph. — Comme il fallait s'y attendre, le film *Fanfan-la-Tulipe* qui passe au Royal-Biograph a rencontré auprès du public un gros succès. Il est vrai de dire que rien ne fut négligé pour faire de « Fanfan-la-Tulipe » une œuvre cinématographique de tout premier ordre. Cette semaine, 3 nouveaux chapitres: « L'Espionne et la Favorite », « Le Nègre blanc », « Le Carrosse enlisé ».

Théâtre Lumen. — C'est un véritable spectacle de gala que nous offre cette semaine, la Direction du Théâtre Lumen qui présente le film de la Métro-Goldwyn-Mayer *La Veuve Joyeuse*, d'après la célèbre opérette de Franz Lehár, interprétée par Maô Murray. En outre, ce qui ne sera pas le moindre charme, l'orchestre du Théâtre Lumen renforcé exécutera, durant la présentation du film « La Veuve Joyeuse » une adaptation musicale de la délicieuse partition de Franz Lehár. Malgré l'importance de ce spectacle, « La Veuve Joyeuse » est présentée sans augmentation du prix des places.

Grand Théâtre. — Samedi, à 20 h. 30, et dimanche en matinée à 14 h. 30 et en soirée, dernières représentations de gala du plus grand succès connu: *Mon Curé chez les Riches*, avec Mlle Jane Raymond et M. Rikal dans les rôles principaux. (Location au Théâtre: Tél. 90.32).

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon!

Un Gordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
Rue de Bourg, 28, Lausanne Tél. 45-49
Se rend dans toutes les localités du canton.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Bitter Diablerets

Apéritif sain

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.
(Suite).

Le petit groupe marchait sans parler, la jeune fille en tête, regardant, à droite, à gauche, étonnée par la gravité un peu solennelle de la forêt. Deux ou trois fois, elle s'arrêta, pour examiner autour d'elle l'ensemble clair obscur. Un pli s'était formé entre ses yeux. Mme Gerbier, toujours inquiète, n'interrogeait pas, sentant que, de cette inspection presque minutieuse, dépendait la décision de Pauline: rester ou partir. Car elle était accoutumée aux impulsions fantasques de cette belle blonde, autoritaire et si vite ennuyée. Elle savait qu'un geste, un mot, un rien pouvait lui rendre antipathiques, hommes, choses et paysages. Dans une telle circonstance, le mieux était donc d'attendre. Mais Pauline qui ne semblait pas pressée de manifester une opinion quelconque, continuait à inspecter la forêt, silencieusement.

Et, tout à coup, l'orée du bois, le pâturage, le grand chalet des Dupertuis.

— Les Sapinières, présenta Marc-Antoine.

Ces dames s'arrêtèrent, surprises. Cette éclaircie subite, en coup de théâtre, ce paysage bucolique peuplé de bonnes vaches et de folâtres génisses, cette maison, bourgeoise par son importance, alpestre par son architecture, formaient un si absolu contraste avec la mystérieuse solitude du bois, que les plus indifférents en subissaient le charme. Marc-Antoine dit: — Voici ma mère qui vient nous recevoir.

En effet, tante Julie s'avavançait, gracieuse image de montagnarde en coiffe de velours, tablier de soie, fichu à franges, et les mains gantées de mitaines en dentelles.

— Soyez les bienvenues dans notre maison, mesdames, et que Dieu vous y rende la santé, mademoiselle.

La phrase, un peu grave, mais qu'un sourire rendait gracieuse, fut dite sur un ton de parfaite dignité. Du premier coup, tante Julie mettait les choses au point et les personnages en place. Elle accueillait ses hôtes en invités, plus qu'en pensionnaires. Elle laissait voir,